

Jean-Paul Damaggio

**Septembre 2005 :
Vive le Mexique qui revendique**

[les notes sont du 1er juin 2014]

Introduction page 2
La question féministe page 4
La question politique p. 6
La question de l'éthique p. 7
La question des médias p. 9
La question de la base p. 11
La question de l'organisation p. 13
La question de la multitude p. 14
Le parcours de Marcos et la carte p. 15

Introduction

Ce samedi 17 septembre, le combat au Mexique pour une autre campagne traverse une étape délicate. Au Chiapas toujours, la nouvelle réunion qui se poursuivra sans doute demain, doit transformer en décisions les débats du mois précédents sur les points suivants : thèmes de l'autre campagne, forme de l'organisation devant la soutenir, lieux d'actions à retenir, confrontation avec les autres formes de rassemblement etc.

Depuis août, et ma précédente brochure plutôt descriptive du phénomène, il me semble possible d'aller plus loin autour de cette formule « *falta lo que falta* » qui est le sous-titre du roman de **Paco Ignacio Taibo II** et **Marcos**, sous-titre que **Libération** a escamoté à la publication en feuilleton.

J'en rappelle le titre : « Morts incommodes »¹, un roman que **Le Devoir** d'hier, au Québec, évoquait par un article de **Caroline Montpetit** sous un autre titre « **Des morts qui dérangent** ». En m'envoyant cet article, mon ami Jacques Desmarais notait le décalage entre ma réflexion sur le roman, et la présentation qu'en fait la journaliste suite à une rencontre avec Paco. Pour prouver que je ne me livre pas à une digression par rapport au sujet de cette brochure, j'indique de suite que le résumé de l'autre campagne que propose Marcos s'appelle : « *falta lo que falta* »². Une expression qu'Adolfo Gilly met en discussion dans **La Jornada** d'aujourd'hui

Que dit Caroline Montpetit ? Elle rapporte ce propos de Paco :

« Le sous-commandant Marcos voulait que le texte soit publié rapidement pour des raisons politiques. Les Zapatistes sortaient d'une assez longue période de silence, et ce feuilleton était une façon de dire : « Nous sommes toujours là, nous n'avons pas disparu » ».

Oui, l'urgence de la publication avait des raisons politiques mais pas par rapport au passé (sortir de l'oubli l'EZLN) mais par rapport au futur : anticiper sur l'autre campagne dont le lancement était prévu en août 2005. Les Zapatistes confirment ainsi qu'ils veulent rester maître du temps, non en regard du passé (ne pas se faire oublier) mais en regard de l'avenir (construire l'alternative), le passé étant une arme chargé de futur comme je l'ai déjà expliqué.

Alors « *falta lo que falta* » ?

Ma connaissance limitée de l'espagnol mexicain pouvait m'inciter à traduire « il manque ce qui manque » comme d'autres ont traduit « muertos incomodos » par «morts incommodes » titre qu'il est beaucoup plus juste de traduire, comme à Québec, par « des morts qui dérangent ». C'est exactement par le dérangement qu'ils sont incommodes, et non pour leur mauvaise odeur par exemple. D'où cette observation de mon ami Rosendo Li qui pense traduire la formule clef ainsi : « **il manque ce (ou ceux) qui ne devrai(en)t pas manquer** ».

Brusquement tout s'éclaire : pour exister, la révolution a plus besoin de combler les manques que de s'inventer des raisons d'être. Il manque une structure capable de

¹ Paco Ignacio Taibo II et Sous-commandant Marcos, Des morts qui dérangent, rivages Thriller, 2006 (finalement la traduction du titre a bien été : des morts qui dérangent)

² Expression si cruciale qu'on la retrouve dans le texte des aideux de Marcos (ou de son leurre)

fédérer le vent de révoltes diverses qui souffle sur le pays. Comme nous manquent aussi des personnes qui, si elles n'avaient pas été assassinées, seraient là à nous aider. Oui, Carline Montpetit a encore raison de rappeler la formule de Paco : « Pourquoi le Vatican aurait-il le monopole de la résurrection ? ». Paco a même organisé sa propre résurrection ! En clair, pour faire une omelette il faut des œufs, donc pour la réussir, soit on commence par rechercher des œufs, soit, si on les a, on prépare aussitôt l'omelette. L'autre campagne n'a pas besoin de chercher les œufs, ils sont sous la main, il suffit de les ressusciter. Tentative que nous allons tenter d'appuyer.

P.S 1. Une coïncidence du calendrier fait que la réunion au Chiapas se tient au même moment que les élections internes au Parti des Travailleurs du Brésil, élections cruciales pour le parti de Lula qui traverse un ouragan de force 5.³

Quant à la France, au même moment, elle célèbre ses «journées du patrimoine » au cours des lesquelles, comme me l'indique une personne, on peut inclure le travail des hommes à un patrimoine souvent réduit aux pierres.

P.S. 2 : Le pingouin s'est perdu dans l'explosion de problèmes autour de **la Sexta** mais en le croisant sur Internet j'ai appris deux choses d'une traduction française : que les *tlacuaches* sont les sarigues à savoir les opossums qu'on trouve en effet partout dans les forêts des Amériques, et que les zancudos sont les échassiers, une erreur manifeste, car il s'agit des moustiques quand je vérifie que Marcos prévient les visiteurs du Chiapas qu'ils peuvent emporter tout ce qu'ils veulent contre les piqûres des zancudos, ça n'y fera rien !

³ Cet ouragan n'a pas empêché le Parti des Travailleurs de conserver la direction de affaires du pays jusqu'à aujourd'hui en 2014.

Un échange sur la question féministe :

Le mercredi 7 septembre 2005 le journal mexicain *La Jornada* publie cet article de Rosa Rojas qui met en cause l'EZLN sous ce titre :

L'EZLN a expulsé des groupes féministes de ses zones d'influence.

« Des féministes du Chiapas qui travaillent pour les droits des femmes ont indiqué à la Comandancia General de l'EZLN que leurs organisations avaient été expulsées du territoire zapatiste, et que quelques Indigènes qui recherchèrent leurs services furent menacées de prison.

Suite à la Sexta Declaracion de la Selva Lacandona, au cours d'une des réunions pour mettre en marche l'autre campagne, des membres du groupe des femmes de San Cristobal, appartenant au Colectivo Feminista Mercedes Olivera AC, del Centro de Derechos de la Mujer de Chiapas AC y del Feminario, ont déclaré : "Nous n'avons jamais compris pourquoi, sans la moindre explication, on a demandé à quelques organisations non gouvernementales (ONG) de sortir des communautés et régions zapatistes où nous intervenions, même quand les projets mis en œuvre étaient discutés avec les communautés et administrés avec transparence. Nous savons comme vous, que les problèmes de « genre » sont universels. Nous n'avons jamais pensé que d'appartenir à l'organisation cela pouvait les faire disparaître automatiquement, mais nous pensons aussi qu'on peut les combattre. Atteindre le respect et l'égalité entre hommes et femmes, récupérer la possibilité d'être maîtresses de nos corps, d'exercer une sexualité libre et responsable, revaloriser nos identités, sera un long chemin surtout quand les inégalités se cachent sous les traditions. Que pouvions-nous faire quand les femmes violées ou maltraitées recourraient à nos services en quête d'attention ? Que faire pour prévenir ces problèmes ? Plusieurs fois nous avons demandé à votre organisation un lieu pour parler de ces problèmes et d'autres, comme l'achat de femmes, ou le vol de leurs terres en zones zapatistes, mais nous n'avons jamais eu de réponse. Au contraire, parfois on frappa ou menaça de prison celles qui cherchaient nos services."

Elles ont proposé de construire ensemble une politique d'alliances "claire et respectueuse des différences, qui fonctionne de façon transparente et horizontale, sans autoritarismes, «verticalismes» ni exclusions arbitraires". Ensuite, par téléphone, elles ont indiqué qu'après leur intervention des envoyés de la Comandancia General del EZLN leur ont demandé de parler avec elles mais ce ne fut pas possible car quelques unes des intervenantes s'étaient retirées en attendant que se fixent une date et un lieu pour une telle réunion. »

Que pouvaient répondre les Zapatistes ?

Le jour même, dans un communiqué, Marcos déclare :

« Nous étions en train d'écrire cette lettre quand nous avons lu la note apparue dans La Jornada du 7 septembre 2005 signée par Rosa Rojas. qui rend compte de la critique qui, librement et sans censure, a été faite publiquement, à la réunion des ONG des 27 et 28 août. Voici la déclaration que nous voudrions faire à ce sujet :

En effet, avec vous (et pas seulement avec vous), notre structure politico-militaire a commis, au cours des années passées une série d'actes arbitraires et injustes. De tels actes se sont produits même au-delà de la zone où vous travaillez, en fait on peut même dire dans toutes les zones. Sur ce point, nous vous présentons (à vous et à toutes celles que subirent nos dommages) publiquement nos excuses en espérant que votre noblesse puisse les accepter. Cependant, nous considérons que dans ce type d'erreurs (et d'autres) que nous avons commises au cours de notre histoire comme organisation, il ne suffit pas de présenter des excuses (et ne suffisent pas les sanctions prises alors envers les responsables de ces actes d'autoritarismes). C'est pour cela qu'à partir de 2001 nous avons commencé un processus de restructuration interne en vue d'enlever à l'appareil politico-militaire, de façon tendancielle et irréversible, les questions touchant aux structures civiles propres aux communautés indigènes.

Nous avons reconnu ainsi que la présence de nos chefs politico-militaires n'était pas toujours bénéfique au développement de la résistance et que, assez souvent, nous avions à résoudre, à partir de critères militaires, des questions qui avaient plutôt besoin de critères politiques.

Pour cette raison (et d'autres) furent créées les *Caracoles* et les Juntas de Bon Gouvernement. A présent les camarades hommes et femmes, formant les autorités civiles, prennent leurs décisions sans dépendre des autorités militaires et sans les consulter. Tous les travaux dans les communautés, y compris le plus louable quant à la promotion des droits des femmes, sont réalisés à présent, et depuis quelques années, directement par les Juntas du Bon Gouvernement et les autorités des communautés. Nous ne nous y impliquons en rien. Vous (et d'autres comme vous) ne verront plus en nous un obstacle à leur intervention, vous aurez seulement à gagner l'approbation et l'agrément des peuples. Si nous vous avons demandé une réunion bilatérale c'était pour parler de cette question et d'autres qui à présent ne sont plus nécessaires. Nous comprenons que, par votre intervention publique et à présent par la note journalistique, vous demandez une explication et des excuses publiques et nous les présentons ici. Nous espérons sincèrement, que l'erreur que nous avons commise, et que nous reconnaissons publiquement, ne vous a pas arrêtée dans votre travail de promotion et de défense des droits des femmes indigènes et non-indigènes et que vous trouvez en vos cœurs la bonté pour pardonner à nos bourdes passées (en répétant que nous nous engageons à ne pas retomber dans les mêmes travers). Santé et noblesse. El Sub.

La question politique

Pas question de revenir sur le thème majeur déjà évoqué, le rapport entre les Zapatistes et le PRD (le parti dit de gauche) pour consacrer plutôt ces lignes au rapport entre les Zapatistes et le mouvement social.

TOUS les médias rendant compte des réunions de la Sexta se sont contentés d'évoquer les divers propos de Marcos un peu comme si l'opération visait surtout à remettre les Zapatistes dans l'actualité (comme la démarche du roman). Or les Zapatistes l'ont répété pendant tout le mois d'août, ils veulent seulement ECOUTER.

Bien sûr, le problème de celui qui veut se taire est connu : il doit parler pour s'expliquer ! Et l'EZLN a donc pris la parole. Mais pourquoi les médias retiennent seulement la moitié du message « Marcos parle », et oublient l'autre moitié « nous voulons nous taire ». Il s'agirait seulement d'une figure de style ?

En ce même mois de septembre, un problème équivalent a eu lieu en France suite à un œuf lancé sur la tête de Laurent Fabius à la **Fête de l'Humanité**. D'un côté **l'Humanité** veut oublier l'œuf et de l'autre l'ensemble de la presse réduit tout à l'œuf. La vérité est-elle à mi chemin ? Sur ce coup-là **l'Humanité** répond par le quantitatif (des centaines de débats ne peuvent se réduire à un œuf) alors que Marcos combat les arguments quantitatifs au nom des arguments rationnels. Par un sondage en l'an 1700, les Français auraient signifié largement que la terre ne tournait pas sur elle-même, cette majorité n'aurait pas pour autant fait une vérité. D'où le plongeon inverse de certains : il n'y a plus de vérité !

Revenons en arrière avec la réunion des organisations sociales au Chiapas.

Dans ma précédente brochure, j'en ai seulement rendu compte sous l'angle des propos de Marcos. L'expression des 72 organisations ne contenait donc rien d'important à verser au débat ? Sur le site **Rebeldia**, les propos de l'EZLN occupent une place mineure par rapport à celle des organisations. Et comme on l'a vu pour le cas précédent : pas seulement pour féliciter l'EZLN !

On y passe en revue les rapports avec les organisations syndicales officielles, l'écho de luttes importantes en particulier dans le secteur de l'électricité, le souci de la base, la diversité des situations géographiques etc.

La question de l'éthique

Instit de profession, je ne suis au fait d'aucune question précise, contraint que je suis de les survoler toutes. L'éthique, je l'ai croisé souvent sous la plume d'amis comme Jacques Desmarais (qui en fait l'objet de constantes études) et de Bernard Donnadiu plus porté à parler de morale. Je pense aussi à mon philosophe de référence, Jacques Rancière⁴, qui vient de publier sur le sujet un livre éclairant.

Pour les Zapatistes c'est Ricardo Martinez Martinez qui fait de l'éthique le pivot de leur démarche. Avec eux l'éthique, ça commence par l'honnêteté, une des valeurs populaires. Quand je veux établir un rapport entre éthique et honnêteté je prétends que l'éthique c'est la graine donnant des fruits comme l'honnêteté, le courage et peut-être même la sensibilité. D'accord c'est simpliste !

« Le sens de l'éthique comme guide pour la réflexion et l'action » devient plus crucial quand l'alternative laissée aux pauvres c'est la mort ou la mort. Donc l'EZLN propose « l'apparition de nouveaux sujets sociaux, de nouvelles organisations, de nouvelles formes d'organisations et de nouveaux mondes » face à ceux qui combattent sans cesse et avec rage un tel espoir.

Au Brésil, des militants de gauche continuent de s'accrocher à l'espoir Lula car, autre valeur populaire, c'est « l'espoir que l'on perd en dernier » pour dire que sans cet espoir des milliers de gens vont toucher le fond (d'où le rôle de la religion). Cependant après les élections internes au PT, où la majorité (le camp de Lula), tout en perdant la majorité, reste largement en tête, toute la tendance arrivée en troisième position vient de quitter le parti (le 27 septembre) faute de pouvoir se faire entendre⁵. Il s'agit de Plinio de Arruda Sampaio qui avait obtenu 40 000 voix au premier tour et qui ne juge même pas utile de participer au second tour le 9 octobre !

On imagine sans peine le choix dramatique que représente cette solution qui laisse aux mains des truands, le parti que l'on a bâti avec tant de peine !

(Rappel des votes internes au PT Brésilien : La majorité 43%. Valter Tomar 17%. Plinio de Arruda Sampaio 13,4%. Raul Pont 12,7%).

D'où la différence radicale du combat zapatiste : elle touche au rapport à l'espoir. L'espoir n'est jamais mis ailleurs (par un accès au pouvoir), il est dans ces choses qui ont tout pour exister et qui n'existent pas ! Encore une fois, nous retombons sur « **falta lo que falta** » : parce que la graine est là, ou l'œuf est là, et l'espoir consiste seulement à le cultiver ou le cuisiner. Pour le PT, l'espoir c'est ce courage qui fait que face à une impasse, on a encore la force de faire demi-tour.

D'où encore un rapport à établir entre « un autre monde est possible » et « d'autres mondes sont possibles » : dans le premier cas l'espoir est au futur, et dans l'autre il est au présent car les autres mondes possibles existent déjà et on les cultive, et on les cuisine.

Par cette action éthique la victime se transforme en acteur, et gagne alors en dignité, d'où la dernière phrase de l'histoire du pingouin : « Peut-être quelqu'un va nous aider à faire ce que tout homme, toute femme, ou tout pingouin doit faire, à savoir, essayer

⁴ J'ai beaucoup lu Jacques Rancière et il m'arriva même de l'écouter à Avignon mais à présent je conteste une partie de son argumentation qui concerne justement le rapport à la multitude.

⁵ Toutes les dissidences de gauche du Parti des Travailleurs ont échoué.

toujours d'être meilleurs, de la seule façon possible, autrement dit en luttant ». J'ai la conviction que face à ceux qui veulent que leur fortune soit toujours meilleure, il existe encore des hommes et des femmes qui, en guise de fortune, veulent être meilleurs, c'est-à-dire plus humains.

La question de l'éthique, nous la retrouvons avec Hugo Chavez dans l'entretien que vient de publier *Punto Final* un journal chilien. Les responsables du journal lui demandent ce qu'il signifie par «socialisme du XXIe siècle) et il répond sans prétendre détenir la vérité :

« Des éléments qui pourraient définir le socialisme du XXIe siècle je dirai que le premier trait concerne la morale. Il faut commencer par ça, par la conscience, par l'éthique. Le Che écrivit beaucoup sur cette question. A partir de la vision du monde que nous avons chacun, nous devons récupérer le sens de l'éthique de la vie. Sans doute, mes propos tiennent beaucoup du christianisme».

Chavez rappellera que, pour lui, le Christ reste le premier des socialistes. Mais, dans le même article, il faut l'éloge de Lula et se place du côté de Lopez Obrador au Mexique ! C'est vrai l'entretien avait été réalisé fin juin, au début du scandale brésilien sur la corruption. Que pense-t-il aujourd'hui ? Va-t-il se désolidariser d'un président qui, responsable de la corruption, est responsable de l'alignement de son pays sur le FMI !

Dans ses études sur l'éthique (la notion de bien commun par exemple) Jacques Desmarais nous renvoie à Ricardo Petrella, ou à Jacques Rancière, dans son résumé-synthèse de la lecture d'un livre de Williams Isaacs.

Par hasard, j'écoute Daniel Bensaïd à la radio en cette fin septembre, et lui aussi cite Jacques Rancière mais chez le philosophe de la LCR c'est à titre décoratif. Je me souviens l'avoir invité à Montauban en 1993 à la sortie de son livre sur Jeanne d'Arc. Il était là pour des raisons politiques (présenter le projet de la LCR), en conséquence il n'avait RIEN à dire sur Jeanne d'Arc.

La culture du doute (indispensable à l'éthique) était renvoyée dans un domaine bien précis, à l'écart de la question politique conçue comme celle de la LIGNE JUSTE.

Marcos, en conclusion des réunions de la Sexta, déclare au contraire : «nous travaillerons avec honnêteté, avec loyauté», ou encore «nous ne pouvons pour des raisons éthiques établir des relations avec les charros» (entendre les corrompus).

Pour d'autres, si l'intérêt du parti impose quelques accords plus ou moins clairs, il faut les signer car l'intérêt du parti prime sur tout. C'est ainsi que les amis brésiliens de la LCR (la tendance Raoul Pont), qui sont dans le PT, se refusent pour le moment à le quitter par crainte des pertes que cela pourrait leur occasionner.

La question des medias

La réunion des 16 et 17 septembre est enfin répercutée dans le journal français **Le Monde**⁶. Dès le titre nous savons que Marcos divise la gauche et, par le pavé grossissant du centre de l'article, nous savons que « le sous-commandant » a lancé des « invectives » contre Lopez Obrador, ce qui plonge dans « l'embarras nombre d'intellectuels ». Avant même la lecture, nous sommes informés !

Comme dans la presse mexicaine du pouvoir, on n'évoque la nouvelle campagne lancée par les Zapatistes qu'à partir du cas d'Andres Manuel Lopez Obrador⁷ (en bref AMLO, formule que je vais reprendre à présent).

Jean-Michel Caroit nous indique : « Après s'être mis en retrait pendant quatre ans, le leader zapatiste a annoncé la formation d'un front regroupant « la gauche véritable » face aux politiciens « sans vergogne » et le lancement « d'une autre campagne » pour « obtenir la convocation d'une Assemblée constituante ».

Comme d'habitude, la phrase est géniale car elle dit vrai à 99% avec, pour tout problème, le 1 % qui manque ! (c'est la méthode que j'appelle gentiment : semi-objective).

Voici la formule qui cloche : « Après être mis en retrait pendant quatre ans ». Les Zapatistes ne se sont jamais mis en retrait par contre les médias les mirent en retrait ! Et la date des quatre ans n'est pas tout à fait juste quand on pense qu'il y a deux ans, Marcos fit la **Une** du **Courrier International** pour ses déclarations sur les Basques, qui furent tronquées ! De toute façon, loin des médias, les Zapatistes depuis deux ans se distinguent avec la mise en place des Juntas de Bon Gouvernement dont Marcos a présenté le bilan voici un an, à travers des articles qui durèrent une semaine dans **La Jornada**. Parce que **Le Monde** impose un retrait aux Zapatistes, le journal peut ensuite évoquer ce retrait comme une réalité ! Cette procédure classique, qui place d'entrée les médias au cœur de la réalité, s'accompagne de la suivante, l'utilisation du non-dit.

C'est donc exact, les Zapatistes veulent unir la « gauche véritable », mais pourquoi les guillemets ? Parce que c'est une citation ? Ou pour douter du contenu de la citation ? Pour le lecteur du **Monde** le doute n'est pas permis, AMLO est le candidat de gauche et Marcos le diviseur de la gauche. Qu'est-ce que la gauche ? Vous le saurez plus tard, ou jamais ! Le non-dit consiste à poser comme vérité, un fait que le lecteur n'a pas les moyens de vérifier. Que fait depuis des années le PRD ? Marcos, adepte de l'argumentation rationnelle, apporte des éléments précis pour démontrer que le PRD n'est plus à gauche (rappel : il vote pour la privatisation des ressources naturelles et la culture des OGM par exemple), mais il s'agit seulement « d'invectives ».

Marcos reprocherait à AMLO de s'être situé au centre lors d'un entretien avec des journalistes étrangers. Le reproche est-il exact oui ou non ? Et pourquoi ne pas citer le journal en question, **le Financial Times** où, tout prétendant au rôle de président

⁶ Sur les questions d'Amérique latine Le Monde a eu pendant longtemps des journalistes authentiques mais depuis De la Grange et jusqu'à aujourd'hui il s'agit plus de militants au service des pouvoirs en place.

⁷ AMLO sera le candidat dit de gauche en 2006 et en 2012. Battu dans les deux cas, ce courant, héritier des luttes de ce pays sous la forme du PRD (Parti de la Révolution Démocratique) est en déconfiture.

en Amérique latine doit passer un examen de contrôle de conformité néolibérale, avant de pouvoir faire valider sa candidature ! Le PRD est non seulement au centre mais il a recyclé beaucoup de transfuges du PRI dont l'éthique est inexistante.⁸ Seule l'argumentation du **Monde** contre les Zapatistes, comme quoi il existe à la base du PRD des forces de gauche, est recevable.

Pour les médias, tout tourne autour de ce principe : on vous éclaire un mur en rouge, et ensuite on vous explique qu'il est rouge. Or pour connaître la couleur, il faudrait pouvoir éteindre le projecteur !

Enfin, que dire de l'embarras des intellectuels de gauche ? On connaîtra seulement l'opinion de ceux qui récusent la démarche des Zapatistes (après qu'elle ait été tronquée), les autres disparaissent ! Sur ce point, l'information est fautive. Mais elle redeviendra vite semi-objective : « Depuis une vingtaine d'années, le libre-échange et la dérégulation ont permis au Mexique de se hisser au dixième rang des économies mondiales. Mais ils n'ont pas fait reculer la pauvreté dont souffre plus de la moitié de la population et qui pousse 450 000 Mexicains à émigrer illégalement aux Etats-Unis chaque année. » Car le libre-échange et la dérégulation avaient pour objectif de faire reculer la pauvreté ? Le monde et le journal la Monde ne vivent plus que d'oxymores ! En réalité le combat des Zapatistes est une épine sérieuse dans la jambe de la gauche et c'est ça qui énerve les journalistes. On apprend ainsi que « Lula s'empêtre dans les scandales de corruption » (comme c'est bien dit) en conséquence, tout Mexicain de gauche un peu conscient, se dit qu'élire le PRD pour en arriver à la situation brésilienne, c'est pas la joie. Donc, pour éviter ce piège, la construction d'une gauche radicale devient un enjeu de taille. Face à l'autre campagne, AMLO, s'il est élu, ne pourra pas gouverner en paix. Il ne pourra pas faire prendre des vessies pour des lanternes et un alignement sur les positions du FMI pour des mesures de gauche.

Les médias vont devoir redoubler d'activité pour ridiculiser le projet de **la Sexta**.

On peut leur faire confiance, forts de leur mission, ils s'évertueront à la réaliser.

Et pour conclure, voici le ridicule de cette phrase que **Le Monde** a repris à José Gil Olmos, et qui, faisant le tour de tous les médias, a beaucoup fait rire Marcos :

« Onze ans après sa première apparition publique, Marcos n'est plus ce guérillero svelte, lucide et charismatique. Il a pris du poids et ses idées sont dépassées, ses propositions sont usées et il apparaît fatigué de ne pas avoir atteint ses principaux objectifs ».

Comme il est triste de grossir avec l'âge ! Comme il est triste de perdre ainsi toute lucidité !

Les médias déduisent tout de l'IMAGE.

⁸ En refusant de soutenir AMLO – et qui plus est en le critiquant fortement – les Zapatistes seront accusés d'avoir fait échouer une possible victoire du PRD.

La question de la base

La «base» est en toute chose la référence de la lutte à engager. Avec la base, pour la base et à la base. Trois géographies qu'en France on appellerait péjorativement «basiste ». La base opposée au sommet. Pourtant, par la reconnaissance de certains intellectuels, et par le jeu des médias, les Zapatistes se sont imposés aussi par le sommet ! Simplement, ils découvrirent les limites de cette stratégie qui remue de la poussière mais n'apporte pas d'eau. Le tournant, c'est en 2001, quand l'Assemblée nationale ne veut pas reconnaître un accord pour lequel les Zapatistes avaient fait beaucoup de concessions⁹.

En conséquence, quand, en ce 17 septembre, Marcos reçoit une lettre de Luis H. Alvarez, coordinateur officiel de la paix au Chiapas qui l'invite pour un dialogue, la réponse est évidente : toute rencontre avec des représentants de l'autorité est non seulement du temps perdu mais le maintien d'illusions inutiles. La seule fonction de cette initiative officielle, c'était de donner du grain à moudre à la presse, pour mieux lui éviter la mention des questions fondamentales débattues pendant les journées. Ainsi, ils répéteront encore une fois que les Zapatistes refusent le dialogue !

Bien sûr Hermann Bellinghausen, pour *la Jornada*, ne tombera pas dans le panneau et retiendra en effet tout ce que signifie l'action à la base pour les Zapatistes : « La somme des propositions, interprétations, critiques est allé en augmentant. Au cours des deux jours de délibérations, les participants prirent en main l'autre campagne et la remplirent d'intentions et décisions ponctuelles ».

Et la question internationale ? Faut-il à présent l'oublier ? Ne va-t-elle pas faire revenir le sommet par la petite porte ? Marcos expliqua encore et encore : « La Sexta a deux parties, la nationale et l'internationale. Tout comme vous avez été convoqués pour qu'ensemble on construise la démarche nationale, il y aura aussi la même démarche sur le plan international. Mais nous ne pouvons pas dire en tant que pays ou en tant qu'EZLN quelles seront les caractéristiques de la rencontre inter-galaxique ni du mouvement international ».

Une façon cependant de saisir le renversement de situation : il y eut déjà des rencontres dites inter-galaxiques à un moment où les Zapatistes recherchaient davantage la consécration internationale que nationale. A présent, modestie oblige, la base prend le pas sur le sommet.

Car la question de la base est celle de la modestie, et pour Marcos, ce sera aussi celle de la récupération des *morts qui dérangent* ! Voilà comment le roman revient dans l'actualité. Marcos dira le 17 septembre, toujours d'après le correspondant de *La Jornada* qui s'en fera l'écho : « qu'on doit nommer nos prisonniers, nos disparus et nos morts ».¹⁰

Pour qui souhaite des débats sérieux en voici un posé par La Coordination anarchiste féministe : « nous proposons d'ajouter au projet de gauche deux adjectifs : anti-

⁹ Les accords de San Andrés constituent un tournant dans l'histoire du Mexique. Les négociateurs s'étaient mis d'accord mais les élus refusèrent de ratifier. Sans qu'il y ait une relation directe de cause à effet, le Mexique au même moment plonge dans la criminalité du narco-trafic qui permet aux autorités de faire diversion, une diversion cependant qui prendra le pas... sur les autorités tout comme Ben Laden l'ami des USA deviendra assez fort pour en être l'ennemi.

¹⁰ On retrouve cette attitude dans la lettre des adieux, entre ombre et lumière.

hiérarchique et anti-autoritaire ». Les Zapatistes, tout en étant à la base ne peuvent nier qu'ils défendent une hiérarchie car il n'y a pas de force militaire sans hiérarchie. Pour l'EZLN le principe de l'indispensable hiérarchie, c'est «commander en obéissant» car quelqu'un doit commander, mais en obéissant aux ordres de la communauté. Supposons un orchestre sans chef ! Supposons un chantier sans architecte ! Pour toute lutte concrète, la frontière n'est pas entre hiérarchie et anti-hiérarchie, car la réalité impose souvent une distribution des rôles, mais sur la façon de faire et de défaire telle ou telle hiérarchie.

L'idée de la base se retrouve sur le plan religieux avec ce qu'on appelle là-bas les communautés chrétiennes de base, témoignage réel de la théologie de la libération. Au moment même où le pape dénonce la réalité sociale mexicaine (la corruption, la violence, l'insécurité, l'inégalité, la pauvreté, la perte des valeurs, l'incapacité des gouvernants ...) l'autre campagne s'adresse à la base pour combattre ces fléaux en proposant une nouvelle constituante. Aujourd'hui dénoncer devient de l'hypocrisie quand, par ailleurs, on profite du système qu'on dénonce

La question de l'organisation

Une organisation centralisée, une fédération d'organisations, un réseau souple ? Comment organiser l'autre campagne ? Ce n'est pas aujourd'hui que nous aurons la réponse et je crains que nous ne l'ayons jamais. Ce point est crucial et Marcos tenta de le mettre sur la table à plusieurs reprises mais la décision a toujours été renvoyée à une étape ultérieure quand les collectifs auront discuté.

Pour les Zapatistes, il faut une organisation¹¹, et qui plus est une organisation capable de défendre ses membres qui vont être dans la tempête au fur et à mesure du développement de l'autre campagne.

Il faut même résoudre ce problème en laissant de côté les «diverses urgences» qui pourraient imposer le report éternel de ce point, aux calendes grecques.

«Il existe la crainte d'une structure qui castré l'esprit d'initiative ».

Mais une structure amorphe c'est encore plus grave.

« Continuons cette discussion sans nous précipiter » conclura cependant Marcos sans que nous puissions avoir entre les mains l'état de la dite discussion.

Or, pour les Zapatistes, ne pas résoudre la question de la forme d'organisation c'est prendre le risque que les divisions qui peuvent se produire, deviennent plus graves faute d'un lieu démocratique pour les exprimer.

Prenons par exemple le choix en faveur d'un système économique autogestionnaire. Si les forces capables de renverser le système actuel ne sont pas capables de s'organiser pourquoi débattre sur un système alternatif impossible à promouvoir ?

Nous allons le noter avec le point suivant, comme nous l'avons noté avec le point précédent : tout refus de l'urgence cher aux Zapatistes n'est pas le refus d'un ordre prioritaire (la priorité c'est une hiérarchie et la hiérarchie c'est la forme d'organisation d'abord), tout refus de la multitude n'est pas le refus de la différence mais il faut que cette différence s'exprime démocratiquement, c'est-à-dire dans le cadre de règles données, claires et admises par tous.

Simple exemple en conclusion : l'organisation du mois d'août voulue par les Zapatistes a d'abord rassemblé les gens suivant des critères et ensuite pour la réunion globale une condition a été posée, pas d'interventions de plus de 5 minutes. Quand il y a deux mille personnes, la démocratie impose des règles. Ceux qui les refusent visent quels objectifs ?

Le projet de l'autre campagne va donc nous réserver encore beaucoup de surprises.

¹¹ Les zapatistes combattent fermement un idée léniniste connue, celle de l'avant-garde mais en même temps soutiennent une autre idée léniniste majeure, celle de l'organisation comme instrument décisif de tout projet politique.

La question de la multitude

J'étais un jour à Toulouse dans le cadre d'un débat sur le Chiapas programmé pendant les Journées de cinéma Amérique latine. Un intervenant ne comprenait pas que les Zapatistes ne passent pas de la revendication d'autonomie à celle d'indépendance puis de nationalisme. Pourquoi cette référence permanente au Mexique et ce refrain « nous sommes mexicains » ?

Le 17 et le 18 septembre 2005 le débat n'a pas tranché beaucoup de questions mais le refus du concept de « multitude » fut majoritairement affiché. Quel rapport entre autonomie et multitude ?

Le travail de Toni Negri sur la multitude a beaucoup marqué l'Amérique latine. Du concept de peuple, il faudrait passer à celle de multitude (une somme d'individus pour faire bref) comme outil de lutte sociale. C'est *le Foro Maya Peninsular* qui insista : « oui à un pouvoir de décision démocratique mais pas comme multitudes mais comme classes sociales organisées qui se définissent comme souhaitant instaurer le socialisme, une société où les peuples indiens seraient compatibles avec la population citadine ».

Marcos dira d'une autre façon :

« Nous soumettons au vote si la question du genre, de l'ethnie, de l'âge et de tout type de discrimination et différence s'utilise pendant la campagne de façon spécifique ou comme une partie de la lutte globale. Le vote approuve le choix consistant à utiliser les différences de façon spécifiques. »

L'appel au peuple puis à la multitude vise à créer un rapport de forces basé sur le nombre, tout en rendant compte d'une réalité. Inversement l'appel à la différence peut susciter de la division, de l'inégalité, tout comme l'appel à l'autonomie.

Les Zapatistes ont toujours souhaité tenir les deux bouts de l'argumentation : le bout unitaire (nous sommes mexicains) et le bout de la différence (nous sommes des peuples indiens). Pour eux, il ne peut y avoir d'opposition entre les deux bouts de cette même argumentation. Je défends depuis très longtemps sans succès le concept philosophique cher à Henri Lefebvre : *le droit à la différence dans l'égalité*.

La référence à la multitude reconnaît le droit à la différence mais sous l'angle individuel et chez Toni Negri¹² elle renvoie à un adversaire (l'empire) qui est impersonnel d'où son combat contre l'Etat nation qui serait un vestige allergique à l'internationalisme. Certains micro-nationalistes se retrouvent dans la dénonciation des Etats-nations afin de pouvoir créer ... leur propre Etat-nation. Tout comme certains opposants à l'impérialisme US ne cherchent rien d'autre que le développement de leur propre impérialisme.

Ce clin d'œil au concept de multitude démontre que dans la forêt du Chiapas des débats les plus cruciaux peuvent s'y dérouler loin du règne des médias.

¹² Son livre *L'empire* a eu du succès car on y a lu une dénonciation de l'Empire des multinationales nord-américaines. Or tout le démontre : quand des politiques prennent leur courage à deux mains, ils peuvent imposer leurs lois aux plus grosses multinationales. Or pour Toni Negri les Etats ne peuvent plus rien... une idée qui au premier abord est évidente si on considère que la soumission des peuples est inévitable.

Le parcours de Marcos

Dates et les étapes du projet de voyage de l'autre campagne à travers le pays¹³.

1er janvier : San Cristobal de las casas

9 janvier : Yucatan et Quintana Roo

16 janvier : Campeche et Tabasco

23 janvier : Veracruz

30 janvier : Oaxaca

6 février : Puebla

13 février : Tlaxcala / 20 février : Hidalgo

27 février : Querétaro / 6 mars : Guanajuato / 13 mars : Jalisco

20 mars : Colima / 27 mars : Michoacan

3 avril : Guerrero / 10 avril : Morelos / 17 avril : Mexico

1 mai : San Luis Potosi / 8 mai : Zacatecas

15 mai : Nuevo León Tamaulipas

22 mai : Durango / 29 mai : Chihuahua

5 juin : Sinaloa et Sonora

12 juin : Basse Californie

25 juin : Retour final à Mexico

Marcos gardera le passe-montagne mais sera sans arme.



¹³ L'idée de ce voyage à travers le pays, c'était pour fédérer des luttes éparses. Le voyage suscitera l'enthousiasme mais au bout du chemin la capacité à se fédérer échouera faute d'une organisation claire et démocratique.